

un taureau de la Manche dans l'amphithéâtre où il va périr. Son audace presque folle fascina un moment la multitude, qui se laissait fouler aux pieds par le champion farouche de la monarchie absolue, et Borrow lui-même, étranger comme un Bohémien à tout enthousiasme politique, se mit à crier : *Viva Quesada!* Mais, le soir même, Isturitz, Galiano, le duc de Rivas, tous les chefs des soi-disant *madrados*, prenaient honteusement la fuite : Quesada, déguisé en bourgeois, cherchait aussi à sortir du royaume, et, reconnu, fait prisonnier, il payait de sa vie les bravades absolutistes qu'il avait fait entendre le matin même à la *Puerta-del-Sol*.

Malheureuse Espagne! — Il est impossible de ne pas se sentir saisi de pitié quand on suit pas à pas le voyageur dans ces vastes pays en friche, dont les maures avaient fait jadis des jardins délicieux, et que la charrue n'a pas effleurée depuis l'expulsion de ces industrieux conquérans. On se prend à rêver alors sur les merveilles civilisatrices de la religion chrétienne, et à se demander ce que le catholicisme a fait pour le bonheur de ce royaume, si aveuglément soumis à ses doctrines. Jadis il l'animait, le poussait aux conquêtes, exaltait la bravoure de ses guerriers, élevait à l'héroïsme la chasteté de ses femmes. Mais la lutte finie, et quand ce fanatisme spiritualiste régna sans conteste, il paralysa peu à peu la fécondité de la terre, il énerva les peuples, il enveloppa dans un suaire de pénitent l'Espagne jadis si belliqueuse et si magnifique. Naguère éclatant et meurtrier comme la foudre, le météore éteint et refroidi pesait désormais, masse inerte, sur le sol dé livré.

Aujourd'hui, — s'il faut en croire Borrow, — la terre de Jésus se soustrait par degrés à cette fatale influence. Un esprit nouveau y pénètre; le saint-siège n'y trouverait plus aujourd'hui ces dévouemens insensés qui se payaient de vaines caresses et de flatteries hypocrites. La *goufaloniera* du vicar Jésus, cette nation qui tantôt se vit de bourreau, tantôt de banquier, à l'évêque de Rome, touche à une sorte d'émancipation. Mais au profit de qui doit tourner cet affranchissement? c'est là une grave question, et que le livre ne résout pas.

Nous ne pouvons en effet, prendre au sérieux l'apostolat protestant. Il y a une incompatibilité absolue entre la foi de Luther et le pays de Loyola. Vainement Don Jorge se vante-t-il d'avoir trouvé sur sa route quelques curés tolérans qui plaçaient sa bible parmi leurs livres. Ceux-là étaient tout simplement des prêtres désabusés des dogmes, indifférens à la guerre qu'ils se font, et qui en scrutent les différences dans un esprit de curiosité désintéressée. De même qu'ils acceptaient l'Évangile anglais, ces garçons timides d'un temple qui s'écroule eussent reçu la Profession de foi du Vicar savoyard. Au total, ce n'est pas d'une croyance abstraite que l'Espagne semble avoir besoin; un autre principe de vie qui s'élabore en elle, l'esprit de progrès et de liberté politique, est seul appelé à la régénération.

Mais, il faut le dire, on ne s'explique pas bien comment s'accomplira cette transformation nouvelle. Signalez-vous les foyers de lumière philosophique où la génération qui s'élève doit puiser les enseignemens qui préparent et facilitent ces crises fécondes? Nommé-t-on les penseurs, les écrivains dont les talens servent la cause de l'avenir? Tout au moins, en étudiant le peuple comme l'a fait notre voyageur, le voit-on aspirer à la réalisation de telle ou telle révolution, envisagée comme le terme de ses maux?

Non: ce peuple énergique, mais affaibli par l'ignorance, ne sait que souffrir silencieusement

ou maudire, quels qu'ils soient, les oppresseurs qui, tour à tour, s'emparent au hasard de ses destinées. Quand ils entendent au loin l'artillerie des christinos ou des carlistes, les villageois castillans, indifférens à la victoire des uns ou des autres, témoignaient à Don Jorge leur mépris pour les deux prétendans. Dans leur colère, ils n'épargnaient ni le saint Père ni *Maria Santissima*, la déesse de Rome. — Ailleurs, dans un café de Cadix, notre voyageur trouvait six orateurs dissertant à la fois sur les affaires publiques, et pesant les chances d'une intervention étrangère. — Ailleurs, un aubergiste lui parlait d'une mesure bien calculée pour attirer les voyageurs anglais dans la Péninsule, c'était un mariage entre le fils de don Carlos et l'héritière présumptive des Trois-Royaumes; — ailleurs (à Pedroso, je crois, près de Salamanca), le maître de la posada, trop pauvre pour refuser asile à un hérétique, s'arrangeait pour purifier la maison quand Don Jorge l'aurait quittée — ailleurs (dans un cabaret d'As-torga), il eut affaire à un de ces descendans directs de la race gothe qui portent le nom de *maragatos*. Celui-ci, tout en savourant une rasade de petit vin blanc, laissait pérorer l'évangélique voyageur sur le mérite du Nouveau-Testament. Borrow, venant à s'interrompre un instant au milieu de son homélie: — " *Senor*, lui dit l'arriero, je pars demain pour Lugo. Si vous désirez y faire transporter votre bagage, je m'en chargerai volontiers, moyennant telle somme (c'était un prix exorbitant). Quant aux choses dont vous venez de m'entretenir, je n'y comprends rien, et je n'en ferai aucun usage, mais parce que je sais où les placer avec bénéfice."

On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer ainsi les différentes opinions engendrées au sein de ce chaos intellectuel où pas une ne saurait encore prévaloir. Le sang-froid de Borrow et le côté vraiment comique de son rôle, au milieu d'une telle désorganisation sociale, tempèrent la tristesse du tableau. Sur ces routes infestées de partisans et de voleurs, parmi les groupes tumultueux de la place publique, dans les villages que la guerre civile vient de dévaster, figurez-vous l'honnête gentleman arrivant, ses Bibles en croupe, et prônant les vertus merveilleuses du livre saint, comme Lagingole celles de son ours, et, si horrible que soit le paysage sur lequel sa figure se détache, elle l'égaiera très certainement.

Il faut le voir aux prises avec l'alcade galicien qui l'a fait arrêter, le prenant pour le *rey Carlos* (don Carlos). Il a beau exhiber son passeport anglais, auquel personne ne comprend rien, l'alcade n'entend pas raison, et veut, ni plus ni moins, qu'on fusille sur la place le prétendu Prétendant. Borrow aurait eu à se repentir de la curiosité qui l'avait amené à Finistère, sans l'intervention d'un Vailant du pays qui le prit sous sa protection et le garantit Anglais d'origine, après lui avoir fait traduire le mot *knife* et le mot *fork*, les seuls qu'il eût pu retenir de l'idiome britannique. En revanche, l'alcade-mayor auquel on renvoya le prisonnier suspect le traite fort bien, par égard pour Bentham, dont il était l'admirateur idolâtre. — " Bentham est un génie universel, disait-il, et j'espère que ses lois finiront par être adoptées dans notre misérable patrie... C'est un Solon, un Platon, un *Lope de Vega*." — Le Benthamite éclairé ne comprenait pas qu'un Anglais pût attacher autant d'importance à propager la Bible, " un livre excentrique et entaché de momerie."

Ce ne fut pas la seule épreuve du missionnaire anglais. A Madrid, en plein jour, dans la rue d'Alcala, les alguazils du chef politique

l'arrêtèrent et le conduisirent en prison sans que personne prit la peine de lui expliquer le motif de sa détention. Borrow, ce jour-là, fut au comble de la joie. Depuis longtemps il cherchait un moyen de pénétrer dans la *Corte de la Corte*. C'était donc une bonne fortune que d'y être enfermé par ordre de la police elle-même. Quant aux suites de son emprisonnement, elles ne lui inspiraient pas la moindre inquiétude, certain qu'il était d'être vivement réclamé par les agens diplomatiques de son pays. Un Français, en pareil cas, aurait pu se trouver moins à l'aise.

Remarquez en effet que Borrow, éditeur et distributeur de livres protestans, contrevenait ouvertement aux lois, bonnes ou mauvaises, du pays où il avait accès. N'importe; à peine le sait-on arrêté, que l'ambassade anglaise est sur pied. Note sur note, protestation sur protestation vont avertir le ministre O'Fallon de la bêtise que ses agens ont commise et de la mauvaise affaire qu'ils lui attireront s'il n'y prend garde. Aussitôt, un juge de première instance est dépêché vers Borrow, et lui porte l'ordre de sa mise en liberté. Mais pour rien au monde l'Anglais n'eût renoncé au droit qu'il avait de rester en prison; en ceci d'accord avec ses protecteurs diplomatiques, auxquels souriait l'espoir d'humilier le cabinet espagnol en exigeant une réparation bien plus complète.

Au bout de trois semaines, Don Jorge, prisonnier volontaire et pour son plaisir, reçut les excuses du gouvernement. On reconnaissait que sa détention avait été sans cause; on lui offrait de payer tous les frais occasionnés par cette méprise; enfin on lui donnait le droit de faire casser l'agent de police dont le rapport avait motivé son arrestation.

Satisfait d'une si ample réparation, Borrow n'accepta que le droit de quitter la prison où il avait vécu selon son cœur, en compagnie aussi mauvaise qu'il le pouvait désirer. L'ami des Bohémiens se connaissait en brigands de toute sorte, et cependant il trouva dans la prison de Madrid plus d'un scélérat *inédit*, plus d'un assassin dont le type original manquait à sa collection.

Du reste, en prison ou en liberté, dans la misérable *vanda* comme à bord du bateau à vapeur, au cœur de l'Égypte ou parmi les siens, sur les rochers fortifiés de Gibraltar, Borrow est un guide amusant. Il n'a ni la profondeur d'observation de maître Gil-Blas, ni l'admirable philosophie de Sancho-Pança, mais il n'en faut pas demander tant aux touristes contemporains, et celui-ci possède sur tous les autres l'avantage d'une rare sincérité. Ce n'est pas que l'envie de mentir un peu ne chatouille parfois le candide voyageur; mais, soit scrupule évangélique, soit pauvreté d'imagination, ses fictions, assez rares d'ailleurs, se dénoncent elles-mêmes par leur gaucherie. Don Jorge s'en aperçoit à l'instant, et, tournant bride aussitôt, il en revient à la vérité toute simple, comme au sentier le plus sûr. Félicitons-en le pauvre homme. Avec un peu plus de talent, quel méchant livre il eût fait!

OLD NICK.

— *Le National*.

BIOGRAPHIE.

Le Comte de Malmesbury.

James Harris, comte de Malmesbury, mort en 1820, fut, à une époque difficile, un de ces hommes énergiques et dévoués à qui l'Angleterre dut en partie le rôle important qu'elle a joué vis-à-vis du continent. Il consacra trente ans de sa vie aux plus hautes fonctions diplo-